

Avant-propos

J'étais terrifiée. Dans les champs, en pleine nuit. Quelque chose de plus fort que moi me poussait cependant à être là. Recroquevillée dans mon lit, je m'étais brusquement éveillée, quelques minutes plus tôt, en entendant s'ouvrir la porte d'entrée et s'éloigner, dans le lointain, les pas de ma mère.

La veille, dans un état de détresse extrême, elle avait pleuré, comme presque tous les soirs... Elle avait ensuite proféré ses menaces habituelles. Mon père la mettait à bout. Un jour, c'est sûr, elle se jetterait dans la citerne.

Pétrifiée de terreur, j'avançais lentement vers la citerne, en priant pour que ces paroles n'aient été une fois de plus qu'un cri de désespoir, sans intention réelle. J'étais convaincue que, si elle ressentait ma présence, jamais ma mère n'en viendrait à une telle extrémité.

Elle était là, face au puits. Je redoutais ce qu'elle allait me dire. Ce fut un soulagement pour moi de l'entendre m'envoyer rudement à l'autre bout du champ. Une fois de plus, il ne s'agissait que des cultures. L'extrême sécheresse obligeait parfois les fermiers de notre village à arroser leurs champs la nuit, et notre famille n'échappait pas à la règle. La citerne, alimentée par l'eau du fleuve, était une source de bienfaits pour les cultures – mais une

source de tourments pour moi, lorsque j’imaginai ma mère sur le point d’y plonger, seule, la nuit.

Une nouvelle montée d’angoisse me saisit une fois que, passé ce bref moment de soulagement, je compris que je devrais de nouveau traverser seule les champs, dans l’obscurité et le silence de la nuit. Mais je savais que je resterais là jusqu’au matin s’il le fallait. Ma mère avait besoin de moi à ses côtés.

Ces épisodes de terreur se répétèrent maintes fois au cours de mon enfance. Cette charge, pesant sur les épaules d’une enfant si jeune, personne ne peut la concevoir. Le courage qu’il me fallut déployer pour affronter mes peurs d’enfant représente cependant bien peu, comparé à l’amour que je ressentais pour ma mère. Aussi ne comprendrai-je jamais les reproches qui me furent faits, bien plus tard, de n’avoir jamais rien donné à ma famille, d’avoir été avare de ma personne, d’avoir manqué de cœur. Car c’est précisément cet attachement filial qui aura fait le malheur de ma vie. J’aurais sans doute dû m’en délivrer, fuir loin de tous ceux-là, dont pas un ne méritait l’amour que je pouvais donner. Plus d’une fois dans ma vie, alors que l’indifférence patente qu’ils témoignaient à mon égard aurait dû me convaincre de fuir, je suis retournée vers eux. Ma naïveté aveugle et mon besoin de chaleur humaine m’ont longtemps confortée dans cette espérance de voir mon attente

enfin récompensée et mon idéal réalisé : le rêve d'une famille unie, celle à laquelle je n'ai jamais eu droit dans mon enfance.

C'est par ma mère que s'est noué, dans ma jeunesse, ce lien filial que j'ai essayé de retenir tant bien que mal tout au long de ma vie et qui, à sa mort, m'a échappé. J'ai alors voulu faire éclater la souffrance que je contenais depuis trop longtemps en moi. Cet appel à l'aide ne fut malheureusement pas entendu.

C'est pourquoi, aujourd'hui, au plus fort de ma solitude, je voudrais, devant toute ma famille, lever le voile, afin de révéler ce qu'a réellement été ma vie. Sans attendre des marques de compassion, pour lesquelles je conserve bien peu d'illusions, je souhaite néanmoins, avant de quitter définitivement les miens, leur faire voir, à travers mes yeux d'enfant, d'adolescente et de mère, toutes ces douleurs qui ont ravagé ma vie.

Par souci de discrétion, j'ai cependant pris soin de changer tous les noms des acteurs de cette histoire, y compris le mien.

Mon enfance en Calabre

Le silence

Je suis née le 20 avril 1945 dans un village pauvre de Calabre. Certaines maisons descendaient vers la mer, tandis que d'autres, accrochées au dos de la montagne, formaient le côté supérieur de Belmonte Marina où habita d'abord notre famille. Nous étions six enfants et j'étais l'une des plus jeunes.

Nous logions dans un château médiéval – mais dans les caves, au sol de pierre brute. L'existence que nous menions était une vie d'abrutissement, misérable et vide de sens. Mes parents ne possédaient rien et cultivaient le terrain d'un juge. Les aînés de la famille, qui travaillaient à l'extérieur, voyaient s'offrir à eux davantage de possibilités de se nourrir. Les autres, plus faibles – j'en faisais partie –, se contentaient de partager le pain que notre mère avait parfois les moyens de nous acheter. Je m'endormais souvent le ventre vide.

Malgré mon jeune âge, j'étais dotée d'un esprit de clairvoyance qui me laissait entrevoir toute l'absurdité d'un travail acharné qui n'apportait que souffrance et famine. Cet avilissement dégradait nos mœurs, et l'humanité qui restait encore en nous s'échappait peu à peu.

L'adversité avait fait de mon père un être odieux et égoïste. Jamais il ne montrait la moindre affection, le moindre signe de tendresse à aucun de ses enfants. Ses mains ne servaient que sa violence, le seul moyen d'expression au sein de notre famille. Il frappait ma mère quand elle avait eu le malheur de nous trouver du pain au lieu de lui acheter des cigarettes.

Apeurée, réservée, je n'ai moi-même, par ma discrétion, pas eu à souffrir de ses coups de ceinture, contrairement à mes frères et sœurs, mais la bestialité environnante modifiait mon jugement. Je me sentais devenir aussi dure qu'un roc, incapable de ressentir la moindre émotion. Immobile face à ce déchaînement de haine, je ne pouvais cependant pas m'empêcher de percevoir intérieurement la lente dégradation qui me menaçait si je ne parvenais pas à m'enfuir.

L'esprit anesthésié par cette vie de misère, ma famille semblait s'être résignée aux conditions médiocres qui lui étaient imposées. J'avais seule l'impression de voir les limites de l'orgueil, de la fierté et de l'ignorance qui constituaient les valeurs de référence de la société rigide de l'époque.

Malgré ma jeunesse, il me semblait percevoir déjà l'engrenage infernal dans lequel étaient pris mes parents ainsi que mes frères et sœurs ; et je comprenais le danger qui me guettait si je ne parvenais pas à m'extraire moi-même de cet enfer.

L'absence d'échange, d'affection et de tendresse, le mépris des sentiments : tout ce manque faisait de nous des êtres isolés. Rappelée ainsi constamment à moi-même, je compris vite que je ne pourrais compter que sur ma propre volonté pour échapper à ce quotidien obscur.

L'occasion m'en fut offerte vers l'âge de cinq ans, lorsque ma famille décida d'aller s'installer plus près du rivage. Ce fut mon premier déménagement, qui initia la longue suite des séparations que j'eus à subir tout au long de ma vie. Mais il permit aussi la découverte de mon plus beau refuge : l'école.

Quelques heures par jour, échappant à ma famille, j'avais l'impression de mener une véritable vie. Pour l'élève studieuse que j'étais, la classe ne représentait pas seulement une échappatoire mais également la promesse d'un autre avenir. Pleine de joies face aux découvertes que je faisais, je ne pouvais que déplorer de ne trouver dans mon entourage qu'indifférence et ennui. Mes frères et sœurs interrompirent très tôt leur scolarité, voire ne se rendirent jamais à l'école ; mes parents ne vivaient que par leur travail et aucun ami instruit ne franchissait jamais le seuil de la maison...

Un jour, à l'âge de six ans, alors que, joyeuse, je revenais de l'école, ma mère m'interpella.

– Ida, il n’y a personne à la maison pour m’aider. Tu vas venir avec moi au champ pour arracher les mauvaises herbes.

Je sentis mon estomac se nouer. Je venais à peine de quitter ce qui était pour moi le paradis sur terre, pour retomber aussitôt dans la misère.

– D’accord, maman, soupirai-je, je vais t’aider. Ça ne me plaît pas, tu sais, mais je vais le faire pour toi.

Je la rejoignis au champ. Devant moi, ma mère peinait sous le labeur. Les jambes écartées, elle essayait tant bien que mal de garder l’équilibre. Soudain, je vis rouler quelque chose à ses pieds.

Horri  e, je m’exclamai :

– Maman, regarde, à terre, quelque chose est tombé !

Ma mère, indifférente, garda son calme et essaya de me rassurer.

– Ce n’est pas grave, Ida, ne t’en fais pas. Je vais l’enterrer. Je vais dire un « Pater noster » et puis tout sera oublié. D’accord ?

Ma mère essayait de me préserver par ce non-dit qui caractérisait si bien notre famille. Mais moi, j’aurais de loin préféré savoir la vérité, afin que cette vision, qui m’a hantée tant de fois par la suite, n’alimente pas la culpabilité et les remords que j’aurais encore à subir durant mon enfance, lorsque d’autres   v  nements tragiques s’abattaient sur notre maison.

Le directeur de l'école était le seul à comprendre ma passion si bien que, lorsque j'eus onze ans et que je terminai ma dernière année d'école, il convoqua ma mère pour lui parler de mon potentiel. Il ne tarit pas d'éloges à mon égard, faisant miroiter à ma mère des études possibles. La réponse fut abrupte :

– Non. Elle travaillera aux champs, comme les autres. Il n'y a aucune raison de la privilégier.

Ce refus cinglant me fit l'effet d'une gifle. Elle ne s'était même pas adressée à moi. J'étais transparente à ses yeux. La fierté de travailler de ses propres mains, l'orgueil d'une vie misérable l'avaient emporté, aux yeux de ma mère, au nom d'une logique qui condamnait à une vie de famine ceux qui se contentaient de leur sort. Je me sentis comme aspirée dans un gouffre. Mon avenir serait-il si tôt scellé ? Parviendrais-je à échapper à cette vie de misère, malgré tous les obstacles dressés devant moi ?

Le quotidien ne s'améliora pas pour moi. Nous déménageâmes une nouvelle fois pour travailler dans d'autres champs, sous les ordres d'un autre patron. Une fois les cultures engrangées, nous partagions les récoltes avec le propriétaire. Comme tout ce que nous avons accompli jusque-là, ce travail était absurde. Une fois prélevé le grain nécessaire à l'ensemencement de l'année suivante,

il ne restait en effet que de la poussière. Mon frère Damiano en vint même à souffrir de sous-alimentation.

Je ne pouvais pas en croire mes yeux

Comment nommer ce que j'avais vu ? J'étais comme en transe, secouée sous l'effet du choc. Je courus me réfugier dans la maison. Pleine d'angoisse, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Le lendemain matin, je tremblais de peur de croiser son regard et fis tout pour l'éviter, lui, mon frère Damiano. Mais c'est lui qui vint me trouver. Il sortit un couteau et me le mit sous la gorge.

– Si tu racontes ce que tu as vu hier, tu es morte !

J'étais en pleine confusion. Je ne comprenais pas pourquoi il m'en voulait tant. La veille, alors que je me promenais dans la campagne sous le magnifique ciel de juin, je l'avais aperçu. Il était en compagnie de ma sœur Flavia. Je n'étais qu'une enfant et je n'ai pas tout de suite compris ce qu'ils faisaient, même si j'ai pressenti intuitivement qu'il s'agissait de quelque chose d'interdit, de quelque chose de mal peut-être.

Le couteau sous la gorge, pétrifiée, j'essayai de raisonner Damiano.

– Mais pourquoi me dis-tu ça ? Je n’ai rien fait ! Tu fais ce que tu veux ! Je n’ai rien à dire ! Je ne comprends pas...

Il me laissa, le regard chargé de menaces. Mon frère était un homme, maintenant, il avait vingt-deux ans. La force dont il abusait suffit à me maintenir dans la peur.

Ce n’est que bien plus tard que je compris ce que j’avais vu ce jour-là : mes pressentiments étaient fondés. Innocente, j’avais l’impression, en devenant complice d’un terrible secret, d’être aussi coupable que mon frère et ma sœur. Quand je compris cela, mon enfance et mon innocence s’envolèrent et, avec elles, ma tranquillité d’esprit, à jamais perdue !

Durant le jour, mon frère et ma sœur s’évitaient, pour mieux se retrouver en cachette. Flavia était même en proie à des crises de nerfs terribles, incompréhensibles à tout autre qu’à moi. Sous le poids de la culpabilité, elle s’arrachait les cheveux en hurlant. Quant à moi, craignant pour ma vie, je continuais à fermer les yeux. Mais la nuit, alors que tous dormaient, je retournais toutes ces horreurs dans ma tête. Je tremblais que mon père n’apprenne ce secret et que, de rage, il n’en vienne au meurtre.

Ce n’est que bien plus tard que je réalisai que cette relation incestueuse allait avoir d’autres suites à l’âge adulte, mais cela, c’est une autre histoire...

Après quatre mois d'absence, mon père revint du Venezuela où il était parti en quête d'un travail plus rémunérateur. À peine rentré, on lui diagnostiqua de l'asthme bronchial. L'air de la montagne étant nécessaire à son rétablissement, nous dûmes une fois de plus supporter un déménagement. Poussant dans un petit chariot tout ce que nous possédions, nous échouâmes au petit village de Cleto.

Je grandissais. Pour échapper aux travaux des champs, je demandai à ma mère de m'envoyer en apprentissage chez une couturière. Cette dame essaya de me faire travailler sans rémunération, ce qui amena ensuite ma mère à chercher elle-même des clients pour mes travaux.

Solitaire, je m'installais le matin devant une petite chapelle où je brodais toute la journée. La joie d'éviter le travail aux champs me laissait cependant dans une oisiveté néfaste quand on songe aux pensées sombres qui tourbillonnaient dans ma tête.

L'endettement et le départ

À l'âge de quinze ans, je me fiançai. Je n'aimais pas l'homme qui m'avait choisie ; il incarnait pour moi la médiocrité environnante à laquelle, malgré l'abandon de mes études, je n'avais pas perdu

l'espoir d'échapper. Mon prétendant était analphabète, tyrannique et jaloux. Mais il était riche. Ma mère n'hésita pas à profiter de cette aubaine inespérée, même si l'avantage ne s'obtiendrait qu'à mes dépens. Elle se voyait déjà partir pour l'Amérique, où mon futur mari ne devait pas manquer de nous emmener. Une chimère à laquelle, dans ma grande lucidité, je me refusai de croire.

À cette époque eut lieu le Monicage de Rita. Une photo d'elle – qu'un ami de la famille, expatrié en Belgique, fit circuler autour de lui – avait suffi à enflammer le cœur d'un Sicilien. Interrompant son travail de mineur, il avait emmené avec lui sa famille pour venir célébrer le Monicage en Italie.

La fête me promettait des distractions, et j'en avais trop peu l'habitude pour ne pas en profiter. Le jour des noces, au cœur de la fête, je me disposais à m'élancer au milieu des danses et des rires quand mon fiancé me retint.

– Tu t'assieds là et tu ne bouges pas !

Son despotisme avait atteint les limites du tolérable. Sans une parole pour lui, je me retournai vers ses parents, pleine de colère :

– Partez d'ici, et emportez avec vous cet anneau, ainsi que votre fils !

Par orgueil, ma famille avait pris en charge des frais déraisonnables occasionnés par le Monicage. Après son départ pour la Belgique, Rita se désinté-

ressa complètement du sort de mes parents. Du jour au lendemain, ceux-ci se retrouvèrent accablés par les dettes.

Des enfants qui restaient, c'est Monica qui quitta la première l'Italie pour aller travailler dans un hôtel-restaurant à Mons. Mais l'argent qu'elle envoyait restait insuffisant. Un an plus tard, ma sœur Flavia et moi, nous étions en Belgique.